

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

Pas un mot n'était prononcé : on entendait seulement deux respirations oppressées qui ressemblaient au souffle des mourants...

Cette épouvantable lutte dura près de deux minutes.

—Montbars, dit enfin de Morvan saisissant l'échelle, mon vertige est passé... Merci, je vous dois la vie !...

Le jeune homme gravit aussitôt, avec une rare souplesse l'espace de quatre à cinq pieds qui le séparait encore de la fenêtre de la prison.

—A mon tour, donne-moi la main, dit le boucanier de sa voix la plus calme ! je tombe !

De Morvan, son bras gauche passé autour des barreaux, présenta sa main droite au boucanier.

Une seconde plus tard, les fugitifs se retrouvaient dans leur prison.

—Eh bien, mon garçon, dit de Montbars, que penses-tu de ce petit piège ? Ce n'était pas du tout mal combiné. Comment diable n'ai-je pas deviné cela ? J'avais mon idée d'embuscade en tête, c'est ce qui m'a fait faire fausse route... Ah ! gredin de geôlier !... Tiens !... on dirait un bruit de pas qui approchent...

De Montbars, saisissant aussitôt un des barreaux qu'ils avaient sciés, de Morvan et lui, se plaça devant la porte, et baissant la voix :

—Ton poignard à la main, et attention, Louis ! murmura-t-il.

A peine le geôlier était-il à son poste, qu'une clef grinça dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

Une lueur éclaira la prison ; le geôlier entra, portant à la main une lanterne sourde.

—Personne ! le piège a réussi, s'écria le misérable, d'un ton joyeux. Monsieur le gouverneur, vous pouvez venir !...

A peine le geôlier achevait-il de prononcer ces paroles, qu'il roula par terre : la barre de fer de Montbars venait de lui briser le crâne.

Au même instant le gouverneur de la prison entra : le boucanier, ramassant la lanterne sourde du geôlier, se plaça entre la porte et M. de Chavaignac, tandis que de Morvan, saisissant le protégé de Dubois à la gorge, lui appuya son poignard sur la poitrine en lui disant :

—Pas un cri, pas un mot, pas un geste, ou vous êtes un homme mort !...

Cette recommandation était du reste inutile ; la stupeur du misérable était telle qu'il n'aurait pu articuler une syllabe.

Ses yeux, démesurément ouverts, ses jambes tremblantes, sa pâleur extrême prouvaient assez l'intensité de son effroi.

—Grâce, murmura-t-il enfin d'une voix intelligible et en tombant à genoux.

—Et penser qu'un lâche pareil a manqué de triompher de deux hommes comme nous ! dit de Montbars en haussant les épaules d'un air de pitié. Après tout, la ruse aussi est une force. Le venin du serpent tue comme la griffe du lion.

—Monsieur le gouverneur, continua le boucanier après une légère pause, l'immobilité de votre geôlier vous dit assez combien nous sommes, monsieur le chevalier et moi, expéditifs en besogne, et vous permet de deviner le sort qui vous attend. J'aime à croire que vous ne vous plaindrez pas de notre sévérité.

—Grâce ! grâce ! répéta le Chavaignac déjà à moitié mort d'effroi.

—Réellement, monsieur le gouverneur, vous avez une trop bonne opinion de notre générosité.

De Montbars prit un de ses pistolets, en renouvela l'amorce et l'arma.

Le gouverneur, se traînant jusqu'à lui, se mit à embrasser ses genoux.

—Vous tenez donc bien à la vie ? demanda le boucanier en dirigeant le canon de son pistolet sur le front du misérable.

—Oh !... grâce ! je suis un assassin... c'est vrai !... mais je me repens...

—Sa lâcheté me fait honte, dit Montbars. Chevalier, faut-il épargner cet homme ?...

—Dame ! s'il se repent et s'il consent à nous obéir !

—Je serai votre esclave ! s'écria le gouverneur, ordonnez, vous verrez !...

—Tu nous feras sortir d'ici ?...

—A l'instant, je vous le jure !...

—Eh bien ! allons-nous en, dit tranquillement de Montbars. Le Chavaignac poussa un soupir de soulagement, et manqua, tant sa joie était vive, de tomber en faiblesse.

—Écoute bien, dit de Montbars, nous allons, mon ami et moi, te prendre chacun par un bras, au moindre signe de trahison de ta part, le chevalier te donnera de son poignard à travers le cœur, et moi je te brulerai la cervelle. Je doute qu'accommodé de cette façon, tu en reviennes. Partons !

Le gouverneur, escorté par les deux fugitifs, les conduisit à travers un dédale de salles, de portes et de corridors, jusqu'au dehors du fort Saint-Michel.

Chaque fois qu'ils rencontraient une sentinelle ou une patrouille, le chevalier appuyait un peu lourdement peut-être son poignard sur la poitrine de Chavaignac, et de Montbars armait son pistolet ; aussi le gouverneur s'empressait-il de se faire connaître et de répondre au mot d'ordre !

Une demi-heure plus tard, les deux fugitifs et leur prisonnier se trouvaient sur la grève.

—Mon ami Chavaignac, dit de Montbars, serais-tu assez complaisant pour nous apprendre quel est l'inventeur de ce piège au précipice, dont nous avons manqué être les victimes ?

—C'est l'abbé Dubois !

—Et combien devait-il te donner après notre double chute ?

—Rien, baron. Je gardais ma place de gouverneur, voilà tout.

—Tu as donc une femme et des enfants dans la misère ?

—Non, baron, mais j'ai des dettes de jeu, ce qui est chose encore bien plus sacrée.

—De sorte que c'est seulement pour faire honneur à tes engagements, que tu as consenti à entrer dans le charmant complot tramé contre nous ?

—Oui, monsieur le baron, c'était par honnêteté seulement...

—En ce cas, tu cesses d'être coupable à mes yeux... Au revoir, mon cher monsieur Chavaignac ! Nous ne vous retenons plus.

De Montbars, en prononçant ces mots, leva le bras et laissa retomber son formidable poing fermé sur la tête du gouverneur, qui chancela une seconde et roula sur la grève.

—J'ai frappé de façon à étourdir ce gredin pendant une heure. — à moins toutefois que je ne l'aie tué, — dit-il tranquillement à de Morvan : d'ici à ce qu'il reprenne connaissance nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut pour chercher et trouver un asile...

—Pourvu que nous ne soyons ni espionnés ni poursuivis, répondit le jeune homme, car voici déjà plusieurs fois que je vois gliser à travers les rochers un ombre suspecte... Tenez !... justement... regardez !...

A la lueur d'un éclair, — car l'orage n'avait pas cessé, — de Montbars, en suivant des yeux la direction que lui indiquait de Morvan, aperçut un homme qui essayait de se cacher derrière un rocher.

—Sus à l'indiscret ! mon ami ! dit-il en s'élançant de toute la force de son élan.

Une minute après, de Morvan embrassait avec une joie sincère son serviteur Alain !...

—Comment se fait-il que nous te trouvions ici à pareille heure ? lui demanda-t-il.

—M. Cointo m'avait prévenu que vous deviez vous sauver, et depuis lors, j'ai passé toutes mes nuits à rôder sur la grève, répondit Alain. Ah ! jour de Dieu ! que je suis donc content ! Il me semble qu'on vient de me donner un sac d'écus. Je ne me sens pas de joie à... A propos d'écus, maître, je ne vous ai dépensé que mille livres... Mais, venez, l'embarcation vous attend.

Pendant le trajet, de Morvan, après avoir hésité, — de Montbars marchait à ses côtés, — finit par demander à son serviteur s'il n'avait pas entendu parler de Nativá.

—Ah ! la petite pâlotte de Penmark, répondit le Breton, mais si fait donc que j'en ai entendu parler... elle est même venue pour vous voir.

—Nativá est venu me voir ! répéta le jeune homme avec transport, c'est impossible !

—Mais si donc ! la preuve, c'est qu'elle m'a remis un bout de lettre pour vous.

Deux heures après leur évvasion du fort Saint-Michel, les fugitifs montaient à bord du navire que l'armateur Cointo avait frété pour eux, et qui les attendait en louvoyant le long de la côte.

Le premier soin de de Morvan fut de lire le billet de Nativá.

La charmante espagnole lui apprenait que son père avait reçu l'ordre du roi de quitter la France, et que le comte de Monterey et elle devaient s'embarquer pour retourner en Espagne, et de là, passer à Saint-Domingue !

—De Montbars, dit-il en voyant le boucanier venir à lui, où doit nous conduire ce navire ?

—A Saint-Domingue ! répondit joyeusement l'illustre chef de la flibuste des Antilles.

De Morvan embrassa avec transport le billet de Nativá, et levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance :

—Oh ! merci, mon Dieu, dit-il, vous protégez mon amour !

Le lendemain matin, le navire, poussé par un vent favorable, s'éloignait à toutes voiles des côtes de France.

—Adieu, pays natal, où je ne laisse point d'ami ! où mon départ n'éveille aucun regret ! dit de Morvan en jetant un dernier regard sur la terre qui commençait déjà à se confondre à l'horizon avec le ciel ; adieu !...

—Point d'inutiles regrets, mon cher Louis, répondit de Montbars : la terre ingrate que tu quittes n'a jamais eu pour toi ni soleil ni tendresse ! elle t'a vu végéter dans la misère !... Tu ne dois plus la fouler du pied que quand tu seras riche et triomphant !... Point de tristesse, songe aux horizons nouveaux, immenses, infinis, qui t'attendent !...

—Oh ! murmura de Morvan, comment pourrais-je regretter la France ! Je vais revoir Nativá !...

XVI

Le 20 avril 1706, un charmant trois-mâts d'environ 150 tonneaux voguait à toutes voiles dans le canal de la Tortue.

A bord de ce navire se trouvaient de Montbars, de Morvan et Alain.

Il était sept heures du soir ; l'horizon embrasé par les derniers feux du jour présentait un de ces admirables et indescriptibles